

Namen auch eine ziemliche Anzahl, die wol populär sind, aber desshalb noch keinen Anspruch haben berühmt zu sein, denn die Stufen, an denen sie in der Gunst des Volkes emporstiegen, waren „*los discursos de la moral amable, los atrevimientos de la fantasía desenfrenada, las licencias de la fiebre insensata y los desarreglos de las pasiones más groseras, revistido del oropel de la literatura, de las galas del verse, del esplendor del decorado etc.*“ Wie dieser Richtung entgegen zu treten sei, darüber hat der Verfasser Ansichten, deren Triftigkeit uns allerdings nicht ganz einleuchten will.\* Auf Einzelheiten einzugehn, müssen wir uns versagen. Nur ein kleines *vergl.-litterarhistor. Curiosum* zum Schlusse: In dem Abschnitte, welcher ausführlich die Verdienste des hervorragendsten Dramatikers der Gegenwart schildert, des D. Antonio *García Gutiérrez* (geb. zu Cádiz 1812), gleich ausgezeichnet in der Tragödie wie im Schauspiel und Lustspiel, wird (p. 424) der Schluss der Tragödie „*Un duelo á muerte*“ mitgeteilt, und zwar ohne irgend welche Bemerkung über die Quelle des behandelten Stoffes. Die Scene ist in einem Zimmer des Herzogs Cosmo II. von Medicis. Derselbe hat soeben durch seinen Günstling Marinelli die schöne Emilia mit Gewalt auf sein Schloss bringen las-

\*) p. 465. Como quiera que el autor (de la *Chismosa*, D. Enr. Gaspar) ne hubiese pensado en poner á cubierto el honor de Maria, el censor ... puso e esta tacha al dar el permiso para su representacion: accedió á tal insinuacion el autor, y en el mondlogo que pone en boca de Luis en el último acto dió claramente á entender la intencion firmísima en este jóven de remediar su falta. ¡Que no se hiciera siempre lo mismo con cuantas obras atacan de palabra ó intento la pública honestidad! Si así hubiera sido, ni hubiera tantos autores escanda'osos mal llamados dramáticos, ni tantas manchas en el rico manto de la Talía española....

sen. Ihr Bräutigam (ihr eben angetraut), der Maler Conti, eilt zu ihrer Befreiung herbei; sie finden sich beide im Zimmer eingeschlossen, Emilia erklärt, dass ihre Ehre zu retten es kein Mittel gebe als den Tod, reisst sich den Brautkranz vom Haupte, den sie lebend zu tragen nicht mehr würdig sei, und dringt in den Gatten sie zu tödten. In dem Augenblick als der rettende Dolch sie trifft, tritt ins Zimmer der Herzog mit Marinelli und anderen Hofleuten, es folgt bald darauf „die Marquise, auf Camillos Arm gestützt,“ und der Herzog legt ihr u. seinem Günstling die Schuld an Emiliens Tode zu Last. *Cae el telon.*\*)

Borna, b. Leipzig.

H. Wernelcke.

## LA RÉFORME LITTÉRAIRE EN EUROPE.

QUELQUES OBSERVATIONS A PROPOS DE L'OUVERTURE DU CONGRES LITTÉRAIRE INTERNATIONAL A PARIS EN JUIN 1878.

(Suite.)

Aurez vous maintenant le courage d'apostropher avec la Gartenlaube un tel tissu de mensonges, une telle fable convenue et même — de pattes graissées: „l'école de la nation“? Oh, cette littérature périodique pourrait être une école, même une école haute; mais elle ne l'est pas encore; elle est fort loin de l'être; elle pourrait l'être, si elle remontait à son origine, servant les buts intellectuels, idéals . . . . Mais peut-on prendre en mal les égarements d'une branche si jeune? La littérature périodique de ce genre journalier, n'existant que depuis quelques dizaines d'années, étant le moins développé des genres pé-

\*) Wir hoffen auf Espino's schönes Werk noch öfter zurückzukommen. Leider verhindert uns einstweilen Raummangel, Proben daraus in wünschenswerter Ausführlichkeit mitzutheilen.

Red.

riodiques, ne le méprisez pas, parce qu'il fait encore l'enfant, ou plutôt déjà — le marjolet de la littérature. Qu'on ne nous accuse pas ici de rigorisme, si nous citons encore une fois un journaliste, cette fois un de l'Allemagne. W. Marr (de Hamburg) dans ses: „Lettres sur le Journalisme moderne“ dans la „Politik“ de Prague va plus loin que nous, en disant (selon l'oeuvre, pro domo, de Sacher-Masoch, intitulé: „Sur la valeur de la critique“ 1873): „Rund heraus gesagt, wir heucheln, wir lügen, wir stehlen, aus Trägheit, Eitelkeit und Gewinnsucht und der dumme Pöbel redet von „Marschällen der Presse,“ wo er die Worte „„Jobber““ u. dgl. gebrauchen sollte, etc.“ Nous laisserons cette phrase dans son texte, ajoutant seulement, que même le „Pöbel“ d'aujourd'hui n'est plus aussi sot que les journalistes le croiraient; ce n'est que le besoin pratique qui le force à lire son journal quotidien — tout en le méprisant.

Notre maxime positive est sans doute un peu trop générale. Il faudrait énumérer des détails servant à la réforme littéraire en Europe. Notre espace trop restreint nous force à nous borner à ce sujet à quelques observations éparses:

Quant aux affaires administratives, il est, avant tout, remarquable que nos journaux modernes aient mal saisi le mot de Goethe: „Qui apporte beaucoup, donnera beaucoup“ (Wer Vieles bringt, wird Manchem Etwas bringen.) Ils apportent beaucoup et ne donnent très souvent rien. Un journal coupe les nouvelles et autres choses de l'autre. Quand on est forcé de lire les gazettes, même les Revues des divers pays de l'Europe, on est choqué de trouver la même histoire triviale, les mêmes maux, les mêmes facéties, mot pour mot, dans tous les

journaux; malgré soi on se demande pourquoi ces journaux là ne se ruinissent pas pour conclure un véritable marché, d'autant plus que leur marché existe déjà de fait. Ce principe des faits accomplis, qui règne partout dans le monde des journalistes est en général un de leurs plus grands défauts, surtout lorsqu'il s'étend jusqu'au domaine de la critique. *Ainsi notre presse moderne est déjà sur le point, d'être un facteur d'abâtardissement, un phénomène d'une anticulture spécialement moderne.* Qu'on nous dispense de donner des exemples ou autres détails. Jamais nos journaux modernes et même nos Revues n'osent être des individus; non, ils représentent la masse, l'uniformité. C'est plus commode sans doute, plus productif et plus — utile. Pour observer son uniformité et ses tendances utilitaires, le journalisme hasarde tout. Il est aussi souvent ridicule que brutal, pour dire nettement la vérité. Quel tort n'a pas déjà occasionné cette autorité présumptueuse des gazettes à la littérature des divers peuples; les peuples ont payé et continuent à payer ce tort. Avec cette finesse assez connue dans tous les cercles littéraires, le journalisme moderne ne considère nulle oeuvre, nulle publication littéraire, quand l'ouvrage ou son auteur, ou même son éditeur ne lui conviennent pas. Mais il a accepté l'exemplaire que lui a envoyé l'auteur ou le libraire. Peu importe, le directeur de gazette lit l'ouvrage, il lui plaît, il le garde et le marque même de son timbre et de son nom; puis — se tait. L'auteur réclame son oeuvre; le directeur — se tait; il le réclame encore — toujours même silence. L'auteur fatigué le fait enfin réclamer par son éditeur; le directeur daignera alors peut-être mentionner l'ouvrage dans quelques lignes; et encore ne le fera-t-il que pour —

épancher son cœur. Quel est l'écrivain moderne, qui ne saurait énumérer des milliers de cas semblables qu'il connaît par propre expérience? . . . . Et une littérature, fixée par cette manière de voir et d'agir, prétend être „école de nation“? Vous m'opposerez peut-être, que ce sont seulement les petits journaux; mais nous, de notre part, nous garderons ici le silence sur des détails piquants de Paris, Londres, Berlin etc., que nous considérons comme des choses personnelles, qu'on trouve, du reste, mentionnées dans l'ouvrage cité de Mr. Sacher-Masoch et autres publications semblables.\*) Tout le monde, même le monde des *neufs*, connaît fort bien cette critique officielle des journaux à la quelle, dans notre époque, nous devons certaines maladies littéraires du jour, dont vit toute cette littérature à la minute. Cette littérature à la minute ou à la mode est le parasite de toute bonne société et surtout de la vraie littérature, qui est ainsi empêchée de s'élever. Vous n'avez donc pas raison, grandes nations, de plaindre si lamentablement les pirates de votre littérature à la minute, traducteurs incompétens à l'étranger. Ce sont ces étrangers mêmes, qui importent cette littérature légère, ce sont eux, que vous devez plaindre.\*\*)

\*) Cf. Dr. A. Jung. „Die Reclame, die Mystification u. das Todtschweigen.“ (Dr. Contzen. Deutsche Wochenschrift II. 14.)

\*\*) La littérature à la mode est la protégée du public; mais elle ne l'est que faute de mieux; tout lui réussit seulement parce que la vraie littérature, pour sa part, est, par instinct, trop discrète et trop — orgueilleuse pour faire comme cette espèce d'hommes flagornant, fraternisant partout, charmant tout le monde. Ainsi cette littérature à la mode, si répandue dans tout le monde et si bien rentée, traduite dans toutes les langues étrangères n'est-elle pas le parasite de la vraie littérature ou le pirate des intérêts de l'idéalisme?  
681

C'est la même *aberration*, qui est le noeud aussi d'une autre grande faute de notre journalisme. La littérature périodique moderne, si énormément répandue, mais s'arrêtant à l'utilitarisme, pourrait être néanmoins le plus vénérable représentant d'un facteur moderne, dont le nom a été inventé à la fin de 18<sup>ième</sup> siècle) par ce même Bentham qui a créé l'utilitarisme: du facteur de l'*internationalité*. Oui, cette internationalité utilitaire, (mais non pas dans le sens vulgaire,) est une des plus intéressantes et des plus importantes tâches de notre temps; c'est la seule possibilité: *d'élever le niveau des idées, rapprocher les intelligences*. Les grandes pensées ne sont pas le privilège des grandes nations et, en général, d'aucune nation; elles ne sont le privilège que des grands cœurs, — et le grand cœur parvient partout chez tous les peuples, selon les caprices du sort:

“*Ἀπας μὲν ἄηρ ἀϊετῶν περὰ δόμος,*

*ἅπαντα δὲ χροὶν ἀνδρῶν γενναίων πατρῶς,*

(*Eurip. Fragm. incert. XIX. Dind.*)

La France d'aujourd'hui ne peut que sourire, en lisant cette thèse connue, écrite si sérieusement à un écrivain classique, dans le cabinet de Napoléon I. le 3. Octobre 1810, à l'occasion de l'affaire de Mme. Staël: „— et nous n'en sommes pas encore réduits à chercher des modèles dans les peuples que vous admirez . . . .“ Nos journaux d'aujourd'hui, en général, ne pourraient pas écrire une pareille phrase; mais ce même esprit d'épiciers règne encore parmi eux. Ce serait un appât très piquant pour les gourmands de la

Peut-elle donc à bon droit s'indigner des traductions incompétentes?

Wie gewonnen,  
So zerrieben.

dit le proverbe allemand.

littérature, de faire une anthologie des phrases patriotiques, extraites des plus grands journaux européens. Cette anthologie, nous ne sommes pas appelés à l'écrire; mais elle serait propre à convaincre tous les penseurs de l'Europe, que notre journalisme moderne est le tête-poule de sa nationalité. Le journalisme moderne ne laisse pas détrousser sans souci la voile de son peuple; il anime toujours sa nation. En pareilles occasions il se manifeste souvent des choses vraiment singulières: on est parvenu à réaliser un phénomène unique, inconnu aux siècles passés. Les diverses nations de l'Europe, et surtout les grandes, se haïssent et elles se haïssent comme nations, s'observant avec la plus grande méfiance, oubliant qu'une nation n'est qu'une simple abstraction, un simple mot, que haïr, aimer ou louer n'est qu'une marotte ridicule, pouvant être bien souvent dangereuse pour les choses concrètes; (comme en général toutes les marottes théorétiques, aussitôt que nous les faisons passer dans le domaine pratique.)

On ne peut pas dire qu'une nation soit inférieure à une autre. Est ce que, p. ex., les cannibales nous seraient inférieurs, ou plus pauvres que nous?... Certainement non, mon sceptique ami; ils nous surpassent même, nous autres Européens, qui savons nous entretuer, les uns les autres, avec tout le raffinement de nos torpedos, Krupps etc., nous ruiner mutuellement par l'usure la plus effrontée. Oh! le tomahawk des sauvages est un instrument bien plus chrétien que la mitrailleuse européenne; voire même le „Zündnadelgewehr!“\*)

\*) On ne peut haïr que certains individus d'une autre nation; quand on parle désavantageusement d'une nation entier, ça veut dire, qu'on cherche un prétexte pour ne devoir pas avouer son haine individuelle.

Cet aberration se trouve aussi dans toutes nos grandes Revues. Chacune veut sauver sa nation particulière, souvent même en simulant des dangers imaginaires; comme si un brave nageur n'allait se baigner que — pour crier au secours. C'est ainsi que, non seulement les lettres et les arts, mais même les sciences modernes, se tourmentent pour la devise: *in majorem nationis gloriam*; sans avoir la conscience de cette autre devise, plus élevée: *in majorem caritatis gloriam*. Les petits faibles des vieilles standard-oeuvres, comme la grandiose grammaire allemande de Jaques Grimm, nous les voyons caricaturés dans les mains de la jeune génération. Même le très savant professeur de l'université de Berlin W. Scherer, écrivant une préface à la nouvelle (2.) édition (de 1870) nous fournit un exemple en se réfugiant derrière le mur d'un Ἀσύνδετον doublé et d'une Ἀναφορὰ triplée pour masquer ses paroles en l'air (p. XXII.) „Diese Wissenschaft ist gebaut auf das reinste, edelste, heiligste Gefühl, das einen Menschen erfüllen kann, auf die Liebe zu der geistigen Gemeinschaft, der er entstammt, auf die Liebe zu seiner Nation.“... Quand un poète ou un artiste veut nous faire accroire, que l'amour de la patrie est le sentiment le plus pur, le plus noble, même „le plus saint“ — à la bonne heure, nous en sommes enthousiasmés. C'est sa vocation. Mais ni le savant ni le journaliste ne doivent être poètes dans ce sens là. Et surtout le savant ne doit pas prétendre mieux savoir que l'apôtre St. Paul dans son hymne grandiose sur la chrétienne „ἀγάπη“ (I. Cor. 13.): quel serait le sentiment „le plus saint.“ Mais que prouve en général cet ἀγάπη à notre decennium si progressé, le decennium de Thomas Alexander et de l'infalibilité, de l'Ukas du ministère

des affaires intérieures de Russie (Resort de Censure) du 16. Mai 1876 pour extirper la langue de la littérature des Ruthènes; des brochures allemandes sur la démence prêtée à un Luther, Richard Wagner, et (par un professeur de l'Université Dorpat) aussi à Schopenhauer!... Nous ne voulons pas dénigrer notre huitième decennium, qui est aussi l'époque de l'Union des postes, de la convention de Genève, du téléphone etc., mais nous ne sommes pas les seuls, qui ne peuvent pas l'avoir en grande estime. Nous citons une autorité comme Madame Dora d'Istria, la princesse Hélène Ghika, la plus fine observatrice (dans „La Poésie des Ottomans“ 2. éd. Paris, Maisonneuve 1877. p. IX): „Nous vivons en effet dans une époque fort peu littéraire, et l'Europe livrée aux haines des partis, aux luttes des races . . . . n'attache qu'une médiocre importance aux questions qui semblaient, il y a quelques années, capables d'occuper tous les esprits cultivés etc.“\*) Les plus grands défenseurs de l'honneur national (qui n'est pour la plupart qu'imaginaire,) ne sont que ceux, qui, faute d'un caractère individuel, voudraient se procurer une réputation par ce chemin, qui n'est pas inusité. Et où est ce que demeurent la plupart de ces ingénieux martyrs patriotes? Dans les bureaux de nos gazettes modernes. Les banqueroutiers littéraires avec leurs esprits faillis ou leur coeur blasé, n'étant plus en état de remplir leurs devoirs intellectuels d'hommes se sont fait direc-

\*) Voyez aussi Leopardi dans son dialogue „Tristan et son ami“ (de 1834) sur: „nos livres modernes, qu'on écrit aujourd'hui, en général, dans bien moins de temps, qu'il faut pour les lire.“ — Sur le pseudopatriotisme voyez dans le Times du Avril 1875 le toast du comte Beust qu'il a porté au banquet des gens de lettres à Londres.

teurs ou collaborateurs de gazettes, ou grands patriotes, pour tromper d'abord eux mêmes et mystifier les autres, en leur faisant digérer force tirades nationales, ressemblant aux billets de change qui n'ont plus cours, que dans la foule crédule. Notre journalisme moderne ferait un acte méritoire, s'il detrompait enfin les masses égarées, en les informant au moins qu'il y a deux sortes de patriotisme, fort hétérogènes: *l'extérieur* et *l'intérieur*. Le patriotisme intérieur, l'unique vrai patriotisme, ne devient actif que dans des cas extraordinaires, tandis que le patriotisme extérieur est toujours ostensible; selon la devise allemande:

*Korn und Kern  
Versteckt sich gern;  
Heu und Spreu  
Kennt keine Scheu.*

Quant à nous, nous saurions aussi précisément trois choses capitales, ne se rapportant pas exclusivement à la littérature périodique; trois questions relatives en général à nos littératures européennes; attendant les réformes urgentes des trois commissions internationales de l'avenir. Quelle immense quantité, quel embarras d'affaires! On devrait réformer:

1° *Les relations de l'auteur avec le public.*

2° *Les relations de l'auteur avec l'éditeur.*

3° *Les relations de l'éditeur avec le public.*

Il y aurait aussi une quatrième grande question; ce sont les relations de *l'auteur avec l'auteur*; c'est à dire, la réforme de l'état intellectuel et moral des écrivains mêmes. Mais cette question est trop intime et délicate pour se laisser traiter par des congrès publics.

Ces trois grands points d'interrogation, comme on les traite, comme ils exis-

tent aujourd'hui, ne sont qu'un labyrinthe d'usances invétérées, de marottes bornées, et bien plus très souvent un abominable tissu de mensonges. Pour n'en donner, que peu de détails, à cause de notre manque d'espace, nous mentionnerons, relativement à notre première question, l'horrible abus d'écrire des critiques pseudonymes ou anonymes sur des livres non-pseudonymes et non-anonymes; abus dont la patrie est aujourd'hui l'Allemagne, où un philosophe très connu a vainement essayé de la ridiculiser. Une autre question peut servir en même temps notre deuxième et troisième question: Pourquoi l'éditeur fait-il imprimer son nom ou raison sociale complète en particulier sur chaque exemplaire d'un ouvrage nouveau qui paraît par hasard chez lui? Le nom de l'auteur et de l'imprimeur sont des choses nécessaires en tout cas; tandis que le nom de l'éditeur (sur les exemplaires livrés au commerce) n'est qu'un abus. Autrefois, aux jours des éditions incunables, c'était autre chose. L'imprimeur était aussi éditeur; c'est de là que notre abus tire son origine. Cet abus ruine notre littérature moderne, parce qu'il ne sert qu'à une espèce de pression, exercée sur la critique moderne, sans cela assez corrompue. Voilà une question, qui n'est pas seulement théorique, mais aussi éminemment pratique et qui attend sa solution. Elle est suivie d'une autre: Si l'éditeur était en même temps l'imprimeur? Alors ne mettez pas sur les exemplaires d'un ouvrage, surtout d'un ouvrage nouveau, le nom de l'imprimeur (respectivement de l'éditeur;) il ne doit paraître que dans les trois exemplaires, destinés l'un à la bourse des libraires, l'autre à la bibliothèque de l'état et le troisième au ministère public. N'oubliez jamais que notre littérature moderne est absolument abâtardie.

Bref, il faudrait partout remonter à une simplicité vraiment antique, pour élever le niveau des idées.

Université de Clausenbourg,  
15. Juin 1878.

Hugo de Meltzl.

### A WORD FROM THE NEW WORLD.

Very gratifying to thinkers who appreciate the motto of this Journal is the growing tendency to perfect the art of translating from tongue to tongue. A very successful transplanting of the fruits of genius aids in harmonizing and enriching the scattered fragments of which Schiller speaks. Our leading American publishing houses, assisted by some of our most gifted authors, have during recent years issued large numbers of fine English translations of the productions of the world's great minds, and herein lies one of our marked sources of development.

Through its admirable translations of the poems of many lands this *Lapok* does much toward fulfilling its mission. A valuable specimen in the pages for April 15, was Schopenhauer's German version of Milton's „Ode On Time“. Upon the Original manuscript of this Ode, it will by remembered, Milton wrote: „To be set on a clock case,“ and certainly the original and Schopenhauer's translation are equally worthy of being so placed. Nevertheless, every impartial critic who has had the good fortune to become acquainted, with the poems of Petöfi, will freely admit that the great Magyar poet's „Az időhez“ (On Time) is more beautiful and more „concrete,“ consequently even more attractive for the clock-case, than Milton's the on same theme.

But there is an Ode by Milton which defies all competition, and of which we should be glad to see a good transla-